

Onna fenna frou dè couson

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **18 (1880)**

Heft 13

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185730>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein, tôt ou tard on succombe ?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine :
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

Vous n'ignorez pas non plus l'histoire si touchante des *Deux pigeons*, de Lafontaine. Eh bien, sachez vous garder des folâtres entraînements, afin de nous épargner le chagrin de vous voir revenir au logis « traînant le pied et l'aile cassée », comme la pauvre volatile.

La direction de la presse en France.

De nombreuses personnes, peut-être, ignorent ce qu'on entend par cette institution relevant du ministère de l'intérieur. On s' imagine généralement que c'est une sorte de bureau de l'esprit public, une officine mystérieuse où l'on confectionne des articles pour une presse servile qui existerait à Paris ou dans les départements, ou bien encore on pense que le directeur de la presse a pour mission spéciale de rechercher et de faire rechercher dans la vaste collection des journaux quotidiens, les articles répréhensibles ou délictueux.

Eh bien, non ; la direction de la presse n'est ni un bureau de l'esprit public, ni une antichambre du cabinet du juge d'instruction. Elle est tout simplement pour le gouvernement républicain une source d'informations politiques, un efficace moyen de contrôle. Grâce à la direction de la presse, le chef de l'Etat et les ministres peuvent savoir, jour par jour, presque heure par heure, ce que veut l'opinion, ce qu'elle approuve, ce qu'elle flétrit.

Tous les matins, les journaux du monde entier arrivent au ministère de l'intérieur. Aussitôt des collaborateurs intelligents lisent ces feuilles, les analysent, résument ce qu'elles renferment d'essentiel, et mettent en relief les faits qui intéressent les diverses administrations du pays. Ce travail est exécuté avec une impartialité complète, sans aucune intention répressive, sans aucune prétention à la rhétorique. Il ne s'agit point de phrases, mais de faits.

On comprend que les membres du gouvernement ne peuvent faire eux-mêmes ce travail ; car la direction d'un ministère n'est point une sinécure. Vouloir que des ministres, qui travaillent 15 et 16 heures par jour, lisent encore par-dessus le marché les 200 journaux qui viennent de l'étranger, les 700 journaux de la presse départementale, les 100 journaux parisiens, serait matériellement impossible.

Quelques-uns de nos compatriotes domiciliés à Bucharest et dont le lieu de réunion est le *Cercle des Mille-Colonnes*, nous envoient presque chaque semaine la solution de nos énigmes et charades par de charmants dessins à la plume, qui nous font le plus grand plaisir et que nous collectionnons avec soin.

En les remerciant vivement pour cette marque de sympathie, nous nous permettons de leur demander de bien vouloir y ajouter parfois quelques détails sur leur petite colonie, que nous nous empresserons d'accueillir dans nos colonnes.

On coo que n'âmè pas être geinà.

Lè pourrès dzeins font coumeint pàovont po sè reduirè la né ; et quand n'ont què l'hotò et on pâilo, sont bin d'obedzi dè ti cutsi dein la méma tsambra.

L'est dinsè que cein allàvè tsi Fardinand, lo taupi ; kâ n'est pas ein teindeint dâi trapès po lè derbons qu'on sè pào bâti 'na carrâie. L'avâi cinq z'einfants et ma fâi, dè né, quand l'aviont teri lo tserriot, on étâi bin prâo cougni per tsi leu.

Quand lo pe gros dâi bouébo à Fardinand fut frou dè l'écoula, restà ou boquenet tard onna de-meindze né avoué la Jeunesse, et quand rarevâ po sè reduirè, l'avâi on bocon tserdzi et l'étâi quasu bliet, que son père qu'étâi on bravo hommo, lâi fe lo trafi ein lâi deseint que l'étâi 'na vergogne dè sè conduire dinsè ; enfin, quiet ! lâi fe lo predzo ; vo sèdè prâo. Lo gaillâ ne repond pas on mot tandi que sè devîtè et que sè fourrè eintrémi lè linsus ; mâ quand son père lâi a tot de, que l'a detieint lo crâisu et que s'est assebin met âo lhi ein deseint : « Lo bon Diu sâi avoué no ! » lo vau-rein n'a-te pas lo toupet dè lâi repondrè :

— Ne sein dza bin prâo dinsè perquie !

Onna fenna frou dè couson.

On tserrotton que s'étâi laissi preindrè dézo on tsai dè marin, avâi z'u gaillâ dè mau et l'avâi faillu allâ queri lo mâidzo po lâi remettre trâi coûtès einfonçâes.

— Eh ! monsu lo mâidzo, coumeint va cé pourro hommo, se fe lo mémo né ouna fenna âo momeint iô lo mâidzo saillessâi dè tsi lo malado.

— Oh bin ! va bo et bin et s'ein vâo prâo teri, se repond.

— Eh ma fâi tant mi ; lo bon Dieu vo z'ouè !

— Vo z'est-te d'appareint ?

— Oh ! na ; mâ lâi y'é prêtâ dou francs stu matin, et n'és min dè reçu !

2

Le père Chiffons.

— Chiffonnez !

C'était, dorénavant, le seul espoir qui restait à ce malheureux, la seule porte de sortie pour ne pas voir aller sa femme à la prison comme vagabonde, à l'hôpital, au cimetière ! Toutes ces pensées se heurtèrent dans le cerveau de Raymond et faillirent l'amener à la démence. Le suicide passa devant ses yeux comme un ami, comme un sauveur qui seul pouvait le délivrer. Le père Lizot l'examinait avec attention.

— C'est pas si difficile que vous croyez, dit-il, en continuant sa conversation et sans paraître s'apercevoir de l'émotion que son mot avait causé ; d'ailleurs, quand on a quelque chose de mieux on quitte la partie, il n'est pas nécessaire de faire signer son livret.

Il rit encore d'une gaieté franche. Raymond avait eu le temps de se remettre.

— Mais il faut avoir une médaille ? dit-il.